

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

JOYEUX NOËL et BONNE ANNÉE !

LE BUREAU DE L'AMICALE
est heureux de présenter une fois de plus
SES MEILLEURS VŒUX

à tous ses adhérents
et à leur famille

et que l'Amicale vive !

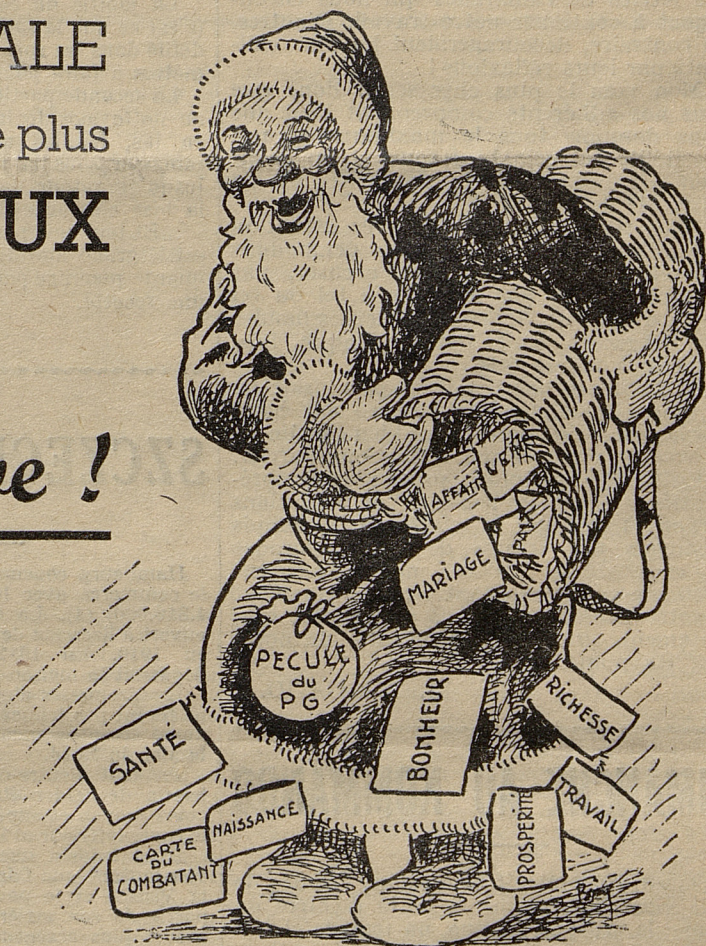
ET MAINTENANT, NOTEZ :

**L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
ANNUELLE**

aura lieu dimanche 22 janvier 1950, à 9 heures

MAISON DES AMICALES, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS-9^e

Ordre du jour : Rapport moral, Compte rendu financier et Renouvellement du Bureau



FOL PRES 402

VŒUX

Voici la fin de l'année. Nous vous avons présenté nos vœux et nous allons certainement en recevoir des quantités de nos amis adhérents.

Certains vont nous écrire, d'autres nous les enverront par la pensée.

Mais quels sont nos vœux à nous, ceux du Bureau ? Sans demander l'avis de mes camarades, je suis sûr qu'ils souhaitent de tout cœur que notre AMICALE continue son œuvre comme par le passé.

Si je vous pose, à vous tous qui nous lisez, la question suivante : Comprenez-vous quel est notre travail et quelles sont les difficultés auxquelles nous nous heurtons pour faire marcher notre Amicale ? vous serez peut-être étonnés, voire même scandalisés à moins que vous ne me répondiez simplement : « Oui, vous avez du mérite. »

Ce n'est pas pour nous faire valoir que je vous parle ainsi, mais combien, parmi vous, ne réalisent pas la peine que nous nous donnons, à l'Amicale (sans en tirer aucun profit, direct ou indirect).

Comme dans toutes les Amicales il y a un mouvement dans nos effectifs : les uns nous quittent, d'autres viennent ou reviennent.

Le courrier nous apporte bien souvent des lettres de camarades qui nous encouragent à continuer notre travail. D'autres, au contraire, décourageraient les plus vaillants par leurs réflexions !

Mon vœu le plus cher serait donc que tous nos adhérents comprennent bien que nous donnons tous le maximum de nos possibilités et cela bien souvent au détriment de nos affaires personnelles ou de notre vie de famille.

Nous recevons toujours avec attention vos critiques mais nous vous demandons cependant de ne pas nous accuser, par exemple, de ne pas avoir reçu tel ou tel numéro de notre *Bulletin*. Toutes les bandes des journaux sont faites, chaque fois, d'après la même liste.

Si d'ailleurs pareil fait se produisait ou se reproduisait et qu'un numéro soit égaré par la poste, signalez-le nous bien gentiment et vous le recevrez par retour du courrier.

Enfin, pour terminer, soyez plus compréhensifs et n'oubliez pas que vos cotisations servent à soulager la misère ou les ennuis passagers de certains de vos camarades de captivité et qu'elles ne représentent aucunement le montant de l'abonnement à notre *Bulletin* qui vous est adressé gratuitement, grâce à la générosité de notre ami Raymond Séguin.

B. MICHAUD.

DIMANCHE AU KOMMANDO

Samedi soir, minuit bien sonné, l'équipe de nuit vient de franchir la porte d'entrée du camp ; la grille se referme, un tour de clef et les hommes se retrouvent derrière leurs barbelés. Un ordre bref et guttural d'un schleuh et la colonne se disperse parmi les baraquements.

Quelqu'un s'est approché du tableau où l'emploi du temps pour le lendemain est, en gros caractères, inscrit à la craie. Un briquet s'allume et une voix bien distincte annonce : Demain matin, huit heures, rassemblement pour le cinéma ! Il est recommandé de se présenter le plus nombreux possible, ordre du « Kommandoführer » !

Des groupes à nouveau se reforment et des protestations, de toutes parts, fusent.

— Cinéma obligatoire ! A huit heures du matin. Ah ! non.

— Y en a marre avec leur propagande, compte pas sur moi, Fritz !

— Se coucher à une heure du matin, le ventre creux après dix heures de « boulot » et quitter sa paillasse à sept heures pour aller voir la « binette » à Adolphe... Merci !

Chacun en maugréant rentre dans sa baraque et de nouveau le calme règne sur le kommando bientôt endormi.

Vers huit heures du matin, le dimanche.

Au rassemblement, une quinzaine d'hommes sont là qui se demandent ce qui va bien arriver.

Les sentinelles, l'arme à la bretelle, font les cent pas, fulminant contre la mauvaise volonté des K. G. à se rassembler.

Des talons claquent, le « schleuh », chef du camp, s'avance et, d'un dur regard, constate « l'importance » de la colonne.

Alors, notre « frisé » rugit. Sa voix monte, s'enfle à en faire trembler la forêt.

— Tout le monde dehors ! sans exception, dans cinq minutes, en rangs par trois.

Une sentinelle par baraque pour faire évacuer tous ces rebelles et les « raouss », les jurons, les coups de bottes pleuvent un peu partout. Et bientôt les cinq cents hommes sont là, ne bronchant plus sous la menace des « schleuhs » ; certains nu-pieds, à demi rasés, d'autres ne possédant pour tout vêtement qu'un minable pantalon, les cheveux ébouriffés et retenant avec peine les bâillements dus à un sommeil brutalement interrompu.

La moitié de cette colonne ira au cinéma (c'est ce que la salle peut contenir) ; quel beau défilé dans les rues de la ville et... quatre kilomètres à faire pour nos mal chaussés.

La seconde partie du kommando est affectée au nettoyage de la forêt, brindilles à mettre en tas, feuilles mortes et vieux papiers à ramasser sous la menace de la crosse et ça, jusqu'au retour des hommes du ciné, malgré la bise cinglante du matin.

...Et tout cela parce que « Herr Lagerführer » est le grand ami du patron du cinéma : à cinquante pennings par tête, évidemment, cela fait une recette.

Louis HOUOT.

SZCZECIN (Stettin)

(suite)

Hambourg concurrençait même Szczecin pour le commerce avec la Silésie (3.969.000 t. contre 1.816.000) (1). La Compagnie « Vulcan » avait ouvert à Szczecin de magnifiques chantiers navals en 1910. En 1912, la filiale de Hambourg dépassait la maison-mère de Szczecin.

Les promesses d'approfondir l'Oder de 1 m. 70 ne furent pas tenues et l'ouverture du Mittellandkanal accentua encore la déviation du trafic vers la Mer du Nord.

Pendant l'entre-deux-guerres, une partie du bassin de l'Oder était redevenue polonaise : le cours moyen et supérieur de la Warta, mais non le cours inférieur ni l'Oder elle-même.

Il est évident que les Polonais préféraient dévier, autant que faire se pouvait, leur trafic vers la Vistule et le port de Szczecin, séparé d'une partie de son arrière-pays, connu un marasme encore plus accentué.

A vrai dire, sous la domination allemande, le port de Szczecin ne se ranimait que pendant la guerre. Le transbordement de minerai y doubla pendant la Grande Guerre : la Silésie, éloignée du front, devenait alors un puissant arsenal.

De même pendant la deuxième guerre mondiale, Szczecin, suppléa efficacement Hambourg, Brême et Lubeck fréquemment visitées par la R. A. F.

(à suivre.)

(1) cf : Die man : « Die Wirtschaftsgeographische Struktur des Seehafens Stettin » ; Heinemann : « Die Stellung Stettins in der Weltwirtschaft ».

A LA MÉMOIRE DE CORCELLES du XIII/210 à Stettin

Il y a déjà fort longtemps que l'idée m'est venue d'écrire un article à la mémoire de notre camarade Corcelles, du kommando Affeld de Pommerensdorf.

Si j'ai tardé aussi longtemps, c'est parce que c'était un camarade l'ayant approché plus que moi qui eût dû prendre la plume.

Je n'ai pas fait partie de son entourage direct mais j'ai néanmoins vécu longtemps en même temps que lui dans le kommando.

En fin 1941, le kommando XIII/210 contenait près de six cents prisonniers entassés dans un espace restreint, le jour ne venant alors par aucune ouverture — ce n'est que bien plus tard que le lagerführer fit percer deux ou trois vasistas dans la toiture laissant passer un faible jour — et les conditions d'hygiène et de sécurité étaient si précaires, qu'en y songeant aujourd'hui on se demande si on n'est pas victime de son imagination vagabonde. On doute de soi et l'on pense qu'il n'est pas possible qu'on ait pu vivre de la sorte tant ces souvenirs sont hallucinants.

Tous les prisonniers qui ont connu le kommando Affeld, soit lors d'une visite, soit par oui-dire, ont invariablement redouté d'y venir un jour tellement le cadre était peu engageant. Cependant, plus de mille prisonniers ont vécu plus ou moins longtemps dans ce tas de fumier. Certains même, les habitudes prises, des relations de bonne camaraderie s'étant créées, dont on retrouve parfois quelque trace encore aujourd'hui, éprouvèrent comme un déchirement intérieur lorsque les hasards de la captivité les obligèrent à changer de kommando. Beaucoup de camarades qui s'y enracinèrent — non sans avoir éprouvé de la crainte ou de la répulsion au début — connurent cette angoisse. On sait ce que l'on quitte, on ignore où l'on va.

Je précise toutefois — mais est-ce nécessaire ? — que cet état d'esprit ne fut en rien influencé par une conduite particulièrement affable des « schleuhs » ; il est l'œuvre de la seule camaraderie et de l'habitude. Au point de vue discipline le kommando n'était en rien différent de tous ceux que j'ai connus par la suite.

Si le XIII/226, quand du Nordenham il passa à Bredow, fut apparemment plus accueillant que le XIII/210, sa répartition en baraques, compartimentées elles-mêmes en chambrées de 16, ne permettait pas de créer une ambiance semblable à celle existant à Pommerensdorf où les 600 hommes couchaient dans une même chambrée — si je puis me servir de ce dernier mot pour désigner cette écurie.

Malheureusement, cette ambiance était, sur un point primordial, particulièrement néfaste. Elle paralysait la volonté de changement et partant, le désir d'évasion de beaucoup de prisonniers alors qu'au contraire les passages de kommando à kommando brisant toutes attaches, incitaient à prendre la clé des champs.

Je ne vous donne là qu'une bien pâle idée de ce qu'était le kommando XIII/210 plus communément connu sous la désignation de kommando Affeld. Mon intention est d'y revenir une autre fois. Aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, c'est en hommage à un camarade disparu lors de la libération de Stettin que j'écris cet article.

Notre camarade Corcelles fut parmi tous ceux qui pensèrent à soulager la détresse de leurs semblables, celui à qui nous devons indiscutablement le plus de reconnaissance.

Il ne fut pas seulement notre poète, à nous du XIII/210, mais le poète universel de tous les prisonniers. Ses poèmes furent un baume pour tous les opprimés.

Je citerai de mémoire : « La Classe », « C'est toujours des patates » et le plus célèbre de tous « Dans l'cul » qui parvint même chez les combattants de la liberté. Ce poème fut mis en musique par Dautricourt actuellement chef de musique quelque part dans le nord de la France.

(Lire la suite en page 5.)

LE COIN DE L'U.N.A.C.

Une mise au point nécessaire

Un article du secrétaire général de la Fédération nationale des Combattants Prisonniers de Guerre, dans le « P. G. » du 30 octobre 1949, fait état d'une proposition qui a été discutée à Paris, entre les membres du Comité Directeur de l'U. N. C. et un certain nombre de représentants des Amicales, sur une adhésion éventuelle de l'U. N. A. C. à l'U. F. A. C.

Contrairement à ce que paraît croire l'auteur de l'article, sans doute insuffisamment renseigné, il n'a pas été question de prendre une décision mais simplement de soumettre une idée aux Amicales, chacune d'entre elles étant libre de l'examiner comme elle l'entendait et de l'approuver ou de la rejeter en Assemblée générale si elle devait être retenue.

Il est bien certain qu'en l'absence des représentants de certaines Amicales, et, particulièrement, des Amicales régionales et départementales, la discussion ne pouvait avoir qu'un caractère officieux.

L'hypothèse discutée au cours de la réunion du 24 octobre ne paraît pas plaire aux dirigeants de la F. N. C. P. G. puisque, avant même qu'elle ne soit devenue un projet, ils jugent utile de lui consacrer un éditorial.

Ce que l'auteur de l'article oublie, ou ce que son informateur a omis de lui transmettre, c'est que la conclusion du président de l'U. N. A. C. reste que l'entente entre tous les prisonniers de guerre passe avant toute autre solution.

Il appartient à la F. N. C. P. G. de modifier sa politique d'absorption pour la remplacer par une politique d'entente consistant essentiellement en :

— d'une part, la réunion périodique d'un Comité permanent de liaison comprenant des représentants qualifiés de la F. N. C. P. G. et de l'U. N. A. C.

— d'autre part, la cessation d'une attitude d'accu-

parement total des subventions attribuées aux prisonniers de guerre.

Depuis trois ans, des demandes de ce genre ont été faites à la F. N. C. P. G. Elles n'ont jamais trouvé d'écho.

Ce n'est pourtant pas parce que la question de la carte ou celle de la cotisation sont insolubles, aujourd'hui, qu'elles devraient empêcher la possibilité de s'entendre sur tous autres points, et, en particulier, sur les deux principaux dont il a été question plus haut.

On comprend assez mal l'émotion qui s'est emparée des responsables de la F. N. C. P. G., qui attachent plus d'importance que nous-mêmes à un échange d'idées qui ne peut devenir proposition qu'après que toutes les Amicales actives se seront prononcées et ne peut prendre forme concrète qu'après décision d'une Assemblée générale extraordinaire convoquée statutairement et rassemblant le quorum prévu.

René SEYDOUX,
Président de l'Union nationale
des Amicales de Camps.

INHUMATION

Le 5 novembre 1949 était inhumé au cimetière d'Ivry, notre malheureux camarade Alphonse LEFÈVRE, décédé le 1^{er} février 1943, à l'âge de 35 ans, à Kroslin (Allemagne).

L'Amicale regrette vivement de n'avoir pu être représentée au convoi funèbre, mais le faire-part lui est parvenu trop tard. Néanmoins, elle s'associe au deuil et présente à la famille de LEFÈVRE ses condoléances sincères et attristées.

ceaux de papier qui traînent sur le sol et à râtisser les allées ; cela me demande une demi-heure le matin et dix minutes l'après-midi, car nous sommes quatre pour tout le camp. Je passe le reste du temps allongé sur mon lit à lire ou à jouer aux cartes.

Pierrot le Bat' d'Aff' est venu lui aussi au stalag ; comme moi, il entretient une plaie qu'il s'est faite à la jambe et il reste à l'infirmerie.

En même temps que lui est arrivé de Woltringhausen, Bernajuzan, un Basque, étudiant vétérinaire, grand garçon sympathique et un tantinet zazou. Je l'ai surnommé « l'héroïque défenseur de Vannes » parce que, étant de la classe 40, il a été fait prisonnier à Vannes alors qu'il venait tout juste d'être habillé en soldat. Mon collègue de travail étant rapatrié comme malade, Bernajuzan le remplace. Je m'associe avec lui et Pierrot et nous mettons nos vivres en commun. Bientôt, se joignent à nous Delaye, un pâtissier français et Winan, un Belge. Pierrot fait la cuisine de l'équipe.

Chacun a, naturellement, sa petite « combine ». Winan, en tant que Belge, peut commercer avec ses compatriotes. Delaye, travaillant aux colis, a des accointances avec l'extérieur. Pierrot est devenu tatoueur du camp ; les magnifiques dessins qu'il a sur tout le corps lui font de la réclame et lui attirent une belle clientèle. Il fait évidemment ce travail moyennant vivres et cigarettes. Pour ma part, tous les samedis, je donne un coup de main à la distribution de la Croix-Rouge : cela me vaut un petit supplément. Nous arrivons ainsi à avoir des biscuits en quantité appréciable. Nous les échangeons avec les Russes de la cordonnerie contre de bonnes bottes ou des chaussures que nous troquons ensuite contre du lard ou des œufs avec les prisonniers agriculteurs qui viennent passer la visite au stalag.

Un jeune Russe est sous notre protection ; nous lui donnons des vivres et du tabac ; en revanche, il lave notre linge ; d'ailleurs presque toutes les équipes du camp agissent de même avec d'autres Russes.

Les plus malheureux, incontestablement, parmi les prisonniers de toutes nationalités, sont les Russes revenant de kommando ; ils sont maigres et ont faim ; le soir, ils viennent humblement mendier dans les baraques ; ils arrivent en silence, attendent patiemment qu'on veuille bien leur donner quelque chose à manger ou à fumer. Souvent, l'un d'eux, en signe de reconnaissance, baise le bas de la veste ou de la capote de son bienfaiteur. Leur baraque est isolée des nôtres, mais ils trouvent quand même le moyen de passer à travers les barbelés pour venir nous voir ; comme la plupart d'entre nous ne mangent pas la soupe de l'ordinaire, c'est à eux qu'elle est apportée.

A part les Mongols, ce sont des garçons très « chics », très sociables, gais et souvent instruits. Il fallait entendre avec quel cœur ils chantaient les chansons de leur folklore, surtout lorsque les nouvelles étaient bonnes. Lorsque la victoire de Stalingrad fut confirmée, ils chantèrent une bonne partie de la nuit : cela avait quelque chose d'imposant, je dirais même d'émouvant.

Dans le courant de décembre, je passe chef de chambre à la baraque de passage ; ma chambre est celle où logent les évadés et autres disciplinaires faisant un séjour au camp. Pour remplacer la photo de Pétaïn, que nous nous sommes refusé à mettre, Pierrot a dessiné un superbe Gaulois que nous plaçons au-dessus de la porte.

Nous fêtons Noël assez gaïement. Des bûches sont confectionnées avec du chocolat, de la margarine et des biscuits écrasés en guise de farine ; la Croix-Rouge, à cette occasion, est magnifique ; toutes les chambres sont décorées ; ne voulant pas être en reste, j'ai fabriqué de superbes guirlandes que je désire accrocher au plafond. Mais voilà qu'un adjudant serbe, les trouvant sans doute à son goût, me les vole et les emporte dans sa chambre. Et l'incident se termine comme il devait se terminer : par un magistral « marron » à la mâchoire du délinquant qui, sachant qu'il a tort, n'ose riposter. Je sors de la chambre des Serbes, l'air méchant, emportant mon bien. On est « dure écorce » ou on ne l'est pas, que diable !

La troupe théâtrale du camp a organisé pour les fêtes différents spectacles dont une magnifique exposition des provinces françaises, exposition accompagnée de chants folkloriques.

L'année 1943 débute donc assez bien. Le seul ennui, c'est l'impossibilité de s'évader tout au moins sans risques. Les mitrailleuses placées dans les miradors donnent à réfléchir.

Les mois de janvier et de février passent assez vite, mais en mars, après une visite devant le médecin allemand, je suis déclaré apte au travail et renvoyé à Woltringhausen ainsi que Bernajuzan. J'y reste exactement huit jours, ma plaie à la jambe s'étant comme par hasard envenimée de nouveau. Seulement, quand je reviens au stalag, mes places de ramasseur de mégots et de chef de chambre sont prises. Je suis donc bon pour les grosses corvées du camp ; je remédie à cet état de choses en allant à la visite trois ou quatre fois par semaine.

Je suis assez connu au camp car j'ai chanté plusieurs fois à des crochets ; j'ai même enlevé une fois le premier prix en interprétant *Ma Poule*. Il paraît que mon accent parisien est apprécié.

Chaque semaine, il y a des conférences ; il est rare que j'en manque une. J'assiste aussi à tous les concerts et pièces de théâtre : cela fait passer

UN POÈME DE NINO NESI

Noël des suppliciés

Les gueux sont rentrés
Dans leur prison, saturés de souffrances
Vautrés sur leur litière
De bêtes de somme.
L'église lointaine sonne
Le Noël des humains,
De ceux qui sont des hommes vivants
Et non pas des parias numérotés comme nous.

Pensées divergentes, de pesante mélancolie
Qui suivent un chemin sinueux et différent,
Selon les cerveaux et les cœurs,
Mais finalement identique pour tous.
Vision amère et tenace
Atroce à force d'insistance,
Des Noëls d'autrefois
Dans la douceur rayonnante
Des visages aimés.

Les âmes frustes, comme les autres,
Sont bouleversées par cette hantise
De jours gaspillés, de joie perdue
Volés au patrimoine de notre jeunesse.
Noëls de captivité, Noëls mélancoliques
Où les absents sont là
Avec leur cortège de souvenirs.

Tristes Noëls des prisonniers,
Candidats à la mort lente
Parce que ces réminiscences
Celle indigence de l'âme,
Nous tuent avant le bourreau.

Dans le lointain,
La sinistre dérision
Des cloches monotones
Continue à nous obséder
Et pourtant...
Paix sur la terre aux hommes
De bonne volonté

le temps. Je dépanne dans la mesure du possible les copains de Siedenbourg de passage au camp. Je revois Théo Mineret qui est en prison, attendant d'être jugé pour braconnage dans une des îles de la Frise, où il était en kommando.

Je constate avec satisfaction que le nombre des prisonniers qui, chaque matin, vont dans un coin de camp faire le salut à Pétaïn est en train de s'amenuiser. Beaucoup n'ont vu dans cet hommage qu'une occasion de se montrer afin d'être libérés ; ils commencent à perdre confiance, car la relève, cet odieux marché de Laval, n'a peut-être pas donné ce que l'on en attendait. Il est en effet parti une certaine quantité de prisonniers, beaucoup grâce à des complaisances, d'autres par hasard, un petit nombre parce qu'ils le méritaient (soutiens de famille, pères de famille nombreuse, etc.), mais il en est qui ont fait des bassesses en pure perte ; ils se vengent de leur échec en « tournant leur veste ».

Avec mai et les beaux jours, la nostalgie de la route me reprend ; je reste longtemps parfois à regarder l'horizon en direction de la France. Toute l'année 1942 a été gâchée et je ne vois pas encore la possibilité de partir. Etant disciplinaire, je ne peux pas faire de corvée en ville. Si je sors du stalag, un sonder-kommando m'accueillera. Malgré tout, je me suis procuré une boussole au cas où une occasion se présenterait.

Cette occasion arrive enfin. Le chef de ma baraque ayant été rapatrié, il est remplacé par un autre avec qui je suis en assez bons termes. Je ne saurais dire ma joie de voir un beau jour mon nom figurer dans la composition d'une équipe qui va travailler en ville. Je vais donc avec trois camarades chez un jardinier, Herr Siegel. Le patron vient chaque matin nous chercher au camp mais le soir nous revenons seuls. C'est un vieil avare qui, bien que pouvant nous nourrir à bon compte avec les produits de son jardin, préfère par économie aller nous chercher la soupe au stalag chaque midi. Il faut dire que nous nous rattrapons à son insu sur les fruits et les légumes de son terrain ; nos musettes sont bourrées lorsque nous rentrons.

Le travail est assez plaisant, mais je ne peux m'empêcher de temps à autre de faire quelques dégâts dans les plantations, coupant les racines des légumes que je repique ou arrachant les fleurs aux pieds de tomates.

Au camp, je prépare ma fuite, ayant décidé de tenter seul l'aventure, cette fois. Le Russe de notre équipe me procure des bleus de travail et je me suis offert une magnifique paire de bottes d'officier cosaque. Il n'y a plus que quelques détails à mettre au point.

(A suivre.)

DANS LE COURRIER

De madame veuve BARRAND, nous recevons une lettre émouvante.

« Je viens vous remercier d'avoir pensé à me prévenir du retour du corps de mon cher fils Robert BARRAND.

« Je regrette d'être aussi éloignée de Paris et de ne pouvoir de ce fait vous remercier de vive voix et faire la connaissance de ceux qui ont été ses compagnons de misère ; j'aurais aimé entendre parler de lui, connaître un peu de sa vie de camp ; il ne nous en parlait jamais et ne se plaignait jamais de crainte de nous attrister. »

Elle continue en disant qu'elle espère cependant pouvoir passer à Paris et en nous indiquant qu'elle envoie son adhésion à l'Amicale.

Merci, madame BARRAND ; votre lettre nous va droit au cœur. Nous serons vraiment heureux de vous voir et de nous entretenir avec vous de votre regretté fils.

André GAUDET envoie son « meilleur souvenir à tous les camarades du IIC et à ceux de Dargarten en particulier. »

Gaston QUINSON envoie le « bonjour à tous les camarades », Raymond MULLER ses « amitiés » et Armand BADEROT son « amical souvenir » (Nous sommes heureux BADEROT que ta santé soit meilleure ; nous espérons qu'elle s'améliorera encore).

De Louis HOUOT nous recevons le mot suivant : « Avec mes meilleures amitiés, encore un petit « papier » pour notre journal. »

Merci HOUOT, non seulement pour tes amitiés mais aussi pour ton « papier ». Ah ! si plusieurs de nos camarades pouvaient suivre ton exemple ! Quelle épine ils nous tireraient du pied !...

Nous avons reçu deux lettres, l'une de BORIES, l'autre de SALAND ; ces deux camarades sont démissionnaires de l'Amicale parce que, disent-ils, celle-ci (avec l'U. N. A. C.) va adhérer à l'U. F. A. C.

Permettez-moi, mes chers camarades, de vous dire que pour ma part je ne suis pas au courant de cette décision ; naturellement, on en a parlé, mais de là à affirmer que ça se fera, non. Je peux vous assurer qu'il faudra l'accord de la majorité des amicalistes car rien n'aura lieu sans une espèce de référendum préalable.

SALAND, tu parles de l'« intention du bureau de l'U. N. A. C. de faire entrer en corps constitué les Amicales de camps au sein de l'U. F. A. C. ». Ne trouves-tu pas qu'il serait injuste de condamner sur une intention ? Tu continues en t'insurgeant contre le « refus de l'U. N. A. C. de participer au rassemblement national du 3 septembre ». N'as-tu pas lu dans *Entre Camarades* l'article de Tarin à ce sujet ? Il me semble qu'il était sans équivoque et que si l'U. N. A. C. n'a pas donné son appui officiel, elle n'a empêché personne de prendre part à la manifestation. Quant à ce qui concerne le « soutien de l'U. N. A. C. apporté au ministre des A. C. à propos de la carte du combattant », c'est une question fort délicate. Faut-il accepter un compromis ou bien discuter indéfiniment ? Seydoux a opté pour la première solution. Toi, tu préférerais la seconde. Qui a raison ? D'ailleurs tu apprendras, peut-être d'ici peu, une nouvelle qui te surprendra...

Enfin, mes camarades, je vous demande encore de réfléchir avant de rompre. Merci, SALAND, de l'envoi de ta cotisation : cela montre ta loyauté.

Mme ROUSSEAU, de Matha (Charente-Maritime), envoie une barboteuse et une paire de chaussettes d'enfant pour « notre grande famille ». Votre geste nous touche énormément, madame ROUSSEAU et nous vous en remercions de grand cœur.

Raphaël AUBRY nous envoie sa cotisation et nous apprend que son fils aîné Bernard, maréchal des logis de gendarmerie, est mort pour la France à 22 ans en Indochine, le 4 octobre dernier.

Nous te présentons nos plus sincères condoléances, mon cher AUBRY, et l'expression de nos sentiments attristés.

Nous transmettons ton « bonjour à tous les anciens du IIC et à tous les camarades de la Hütte Kraft. »

LE SECRETAIRE.

Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1949 la cotisation minimum est de 150 francs,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin

Compte courant postal 5003.69

LES NOMADES

« Souvenirs de captivité et évasions »

par Georges PILLA (Suite)



Les jours suivants, afin d'éviter toute mésaventure, je vais à la visite, je me plains de mal aux reins et je suis reconnu.

Je retrouve ici d'autres camarades de Siedenburg qui me « dépannent » au point de vue vestimentaire : ce n'est pas du luxe, d'ailleurs, car je suis véritablement en loques. La Croix-Rouge est vraiment intéressante ici et

je peux faire une petite réserve de vivres en cas de besoin. Je profite de mon passage au stalag pour faire une démarche chez l'homme de confiance afin de ne pas être renvoyé dans un « sonderkommando ». Il me répond assez vaguement qu'il fera son possible. Pour ma part, je n'ai pas grande confiance.

Je reste quatre jours au camp et je suis désigné pour partir. Auprès d'un Français du bureau, je me renseigne sur ma nouvelle affectation ; il m'est répondu que je vais dans une fabrique de paniers où travaillent beaucoup d'Ukrainiennes ; je bondis de joie, me voyant déjà à la tête d'un harem de jolies Russes et puis, peut-être y aura-t-il des possibilités d'évasion. Dans le train qui me transporte, je demande des précisions à la sentinelle : je vais au kommando disciplinaire de Woltringhausen. Cela me fait l'effet d'une douche glacée. Adieu, belles Ukrainiennes ! A votre place, j'aurais des gardiens antipathiques et « gueulars ». Les caresses que j'envisageais, ce seront des coups de crosse dans les reins. Si encore j'étais masochiste !... L'idiote de bureaucrate eût mieux fait de se taire ; la déception est vraiment trop amère.

J'arrive à Woltringhausen quelques heures après. J'ai l'impression d'entrer dans un tunnel, tellement il fait noir. Pour voir quelque chose, il faut allumer l'électricité. Les lits sont disposés dans une ancienne grange et leur installation laisse à désirer. C'est samedi et les gars du kommando

rentrent à une heure, ayant repos l'après-midi. Ils sont au nombre d'une centaine dont un Belge et deux Serbes. Dès les premières paroles que j'échange avec eux, je me rends compte que ce ne sont pas des « durs », comme à Siedenburg, exception faite pour quatre ou cinq seulement. Je me lie avec ceux qui me paraissent les plus « gonflés », en particulier, un ancien Bat'd'Af, du nom de Pierrot, et Jean Bart, ainsi surnommé parce qu'il est marin de commerce et Dunkerquois.

Tout de même, l'ambiance du kommando ne me plaît pas et je vais chercher un moyen de ne pas y rester. La discipline n'est pas très dure ; la « pelote » est rare.

Le travail est identique à celui que nous faisons à Siedenburg : extraction de tourbe et construction de canaux de drainage. En ce moment, il y a une variante : c'est la période de l'arrachage des pommes de terre et nous sommes répartis chez les paysans qui manquent de main-d'œuvre.

Il y a un petit groupe d'hommes chez chaque paysan. Ce travail nous procure quelques avantages. A midi, le patron nous apporte la soupe dans les champs, de la très bonne soupe au lard qui ne peut se comparer avec l'eau de vaisselle aux rutabagas du kommando. De plus, nous rentrons le soir, les poches pleines de « patates » et nous avons droit à de bons petits pains blancs.

Le fermier chez qui je travaille emploie aussi un Russe. Lorsque la soupe arrive, il mange sa portion assis loin de nous ; ainsi le veut la sentinelle et le paysan. Les petits pains blancs ne sont pas pour lui. J'ai mal au cœur de le voir ainsi, à l'écart comme un pestiféré, nous regarder manger. Je m'arrange toujours pour mettre un ou deux pains dans ma poche et je les lui donne pendant le travail, quand le gardien ne me voit pas. Il me regarde avec reconnaissance. « Spaciba, tovaritch, spaciba ! » Il n'y a pas de quoi me remercier, mon vieux ; ne sommes-nous pas ici pour la même cause ? Nous lui passons aussi en cachette quelques cigarettes. Cela lui fait plaisir et à nous également.

Lorsque le ramassage des pommes de terre est

terminé, nous retournons au chantier ; nous travaillons à la tâche, chaque homme devant extraire quinze mètres cubes de tourbe par jour ; nous pouvons nous reposer en attendant l'heure du retour, quand notre besogne est finie. Je dois dire qu'il n'y a aucune entente entre les membres du kommando : les plus forts ou les plus entraînés ont terminé bien avant ceux qui n'ont aucune aptitude pour ce genre de travail ; cela n'est pas fait pour diminuer notre tâche car le chef du kommando a plutôt tendance à se baser sur les « bons » ouvriers pour déterminer la quantité à extraire.

Le civil qui dirige le chantier a appris que j'ai déjà travaillé à Siedenburg et, me considérant comme un spécialiste en canaux, il me donne un poste de confiance ; je dois tapisser de mottes de gazon les parois de la tranchée. Ce n'est pas trop fatigant mais il y a un inconvénient sérieux : j'ai les pieds dans l'eau toute la journée.

Le dimanche matin, il y a une revue d'effets et l'après-midi, séance de couture. Que l'on ait des vêtements à raccommoder ou que l'on n'en ait pas, il faut avoir de l'étoffe dans une main et une aiguille dans l'autre pendant une grande partie de l'après-midi.

Je pense à une évasion mais les difficultés sont grandes. Chaque soir, nous devons porter nos vêtements et nos chaussures au magasin avant de nous coucher. De plus, des sentinelles veillent toute la nuit. Il ne me reste donc qu'une chose à faire : retourner à l'hôpital ou tout au moins à l'infirmerie du camp. Pierrot le Bat' d'Af se charge de transformer en plaie la cicatrice que j'ai à la jambe ; il frotte l'endroit avec du papier de verre et, lorsque le sang coule, il m'y applique un emplâtre fait de pain, de sel et de savon. Grâce à ce système, je réussis à me faire inscrire pour la visite au stalag. Nous partons donc un beau matin, quatre de mes camarades et moi, fermement décidés à rester au camp ; la visite, d'ailleurs, se passe assez convenablement puisque quatre d'entre nous sont reconnus. Le cinquième, malchanceux, retourne au kommando.

Je reste un mois à l'infirmerie, vivant comme un coq en pâte. La Croix-Rouge est abondante ; le bridge, la lecture, la conversation occupent mes loisirs ; j'ai entrepris de lire tous les volumes d'histoire ancienne que possède la bibliothèque du camp ; j'y apprend des choses intéressantes.

Courant décembre, le « toubib chleuh » me déclare « travail léger » et je vais loger à la baraque de passage. Un interprète du camp, qui est devenu un bon camarade pour moi, me trouve un travail léger tout à fait à ma convenance. Je suis « megotführer » ; j'ai là une vraie « planque ». Mon « boulot » consiste à ramasser les mégots et les mor-

A LA MÉMOIRE DE CORCELLES

du XIII/210 à Stettin

(Suite de la page 2.)

Je devine l'étonnement de la majorité des camarades devant cette assertion alors que beaucoup d'entre eux ont lu « Les Grandes Vacances » de F. Ambrière, lequel attribue — sous réserves, d'ailleurs — cette chanson à un hypothétique séminariste qui aurait été prisonnier à Rawa-Ruska.

Afin d'appuyer mes dires, je tiens à signaler l'aide que m'a apportée mon camarade belge Charles Hougardy qui chez Affeld s'occupait du théâtre conjointement avec Corcelles. J'en appelle à tous ceux, dignes de foi, qui peuvent confirmer ce que j'avance : à savoir, les deux camarades déjà cités, les hommes de confiance et ceux du théâtre : Baron, Torrès, Bellanger, Bailly, Launay et tant d'autres qui furent présents à la naissance de ce que j'appellerai « La Madelon » du prisonnier.

Je vais d'ailleurs préciser un point d'histoire et tenter de l'expliquer.

Cette chanson « Dans l'cul » prit donc naissance au XIII/210 à Stettin en 41. C'était la période prolifique en évasions. Beaucoup de nos camarades ont joué leur chance. Certains réussirent, d'autres échouèrent et furent soit changés de kommando, soit envoyés dans les camps de l'Est « Rawa-Ruska » et « Tarnopol ». Tous ceux qui partirent de Pommernsdorf emportèrent avec eux la chanson de Corcelles, ce qui fait que simultanément elle fut chantée en Pologne comme en France et dans les autres contrées d'Allemagne.

Il est arrivé que certains de nos camarades nouveaux venus au kommando, connaissant cette chanson nous ont annoncé, de bonne foi, qu'elle venait de France où elle avait été créée.

Il est probable que dans certains kommandos d'Allemagne, les prisonniers aient appris cette chanson par un ancien du XIII/210 qui ayant échoué dans sa tentative d'évasion aurait cependant pu éviter d'aller en Pologne.

On pourrait s'étonner que j'aie tant tardé à écrire ces lignes. Sur ce point je tiens à m'expliquer. J'ai attendu que d'autres, mieux placés que moi, s'exécutent et je regrette beaucoup que ce soit moi qui ne fus que d'assez loin en rapports avec Corcelles, qui doit rappeler ses mérites. Certains, qui l'appréhèrent de bien plus près et se disaient ses amis, auraient pu remplir ce devoir sacré.

Richard ROCHER.

P. S. — A Morlanwelz, en Belgique, lors d'un gala organisé il y a deux ans au profit des anciens prisonniers, la chanson « Dans l'cul » fut donnée en audition et le nom de son auteur cité.

Une œuvre magnifique des A. P. G. des Vosges

En ce qui concerne la Perle des Vosges, le Larousse actuel devrait s'exprimer ainsi : Gérardmer, chef-lieu de canton, arrondissement de Saint-Dié, ville d'environ 8.000 habitants. Sinistrée à 80 %, brûlée à la main ou dynamitée avant son retrait par l'armée allemande en 1944.

Maintenant, Gérardmer renaît de ses ruines, partout ce ne sont que chantiers de reconstruction ; des habitations modernes commencent à s'habiter. Mais, dans cette renaissance, il est une œuvre admirable que nous ne pouvons passer sous silence : c'est le magnifique effort qu'a effectué l'Association des A. P. G. des Vosges pour la reconstruction d'une école des plus modernes.

Camarades, anciens P. G. de Paris ou d'ailleurs, connaissez-vous ou avez-vous entendu parler de l'École des Xettes ?

Personne n'ignore plus, dans l'Est, le mérite de l'Association départementale des A. P. G. vosgiens d'avoir réussi, avec seulement l'appui matériel et financier de ses membres, la reconstruction de l'École des Xettes à Gérardmer.

Il convient cependant d'insister sur la contribution matérielle qu'un grand nombre d'A. P. G. ont voulu fournir.

La majeure partie des sections de l'Association,

après avoir fourni tour à tour la main-d'œuvre pour les terrassements ont ensuite voulu apporter, soit leur pierre pour monter l'édifice, soit une porte ou une fenêtre à poser, soit une chambre à peindre ou autre main-d'œuvre spécialisée.

Certains membres de telle section ont posé la charpente, d'autres sections ont fourni les hommes pour la pose des parquets ; ici, c'est l'installation électrique d'une chambre qui est faite gratuitement par un ancien P. G. spécialisé.

Que de dimanches et jours de fête furent passés à travailler fraternellement pour effectuer tels ou tels travaux.

Les travaux projetés furent toujours menés à bien et les dirigeants A. P. G. émettent l'espoir que « notre école » pourra être inaugurée au printemps prochain.

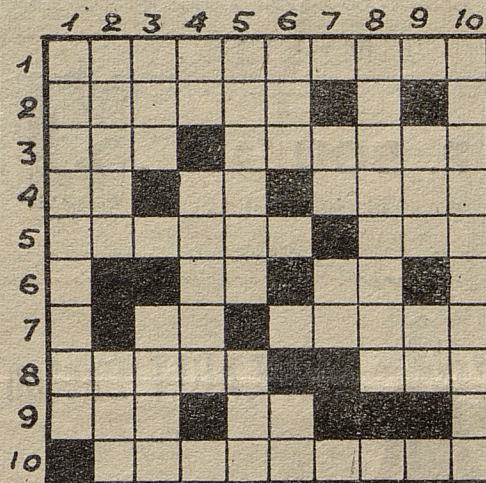
En conclusion, nous, anciens prisonniers de guerre des Vosges, nous pourrions être justement fiers de notre si belle œuvre.

Louis HOUOT.

MOTS CROISÉS

par VICTOR MICHAUD

Problème n° 12.



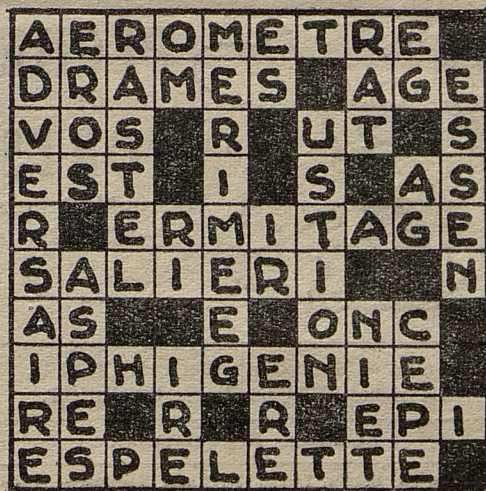
Horizontalement :

- Genre de valérianes méditerranéennes. —
- Organe chez les animaux supérieurs. — 3. Grand veinard. Grand chat d'Afrique. — 4. « Le » dans une langue étrangère. Partie dure du corps humain. Donna de l'air. — 5. Cardinal savoisien. Etendue d'eau. — 6. Deux voyelles. Parcours des yeux. — 7. Pronom. Appartenance de femmes chez les Musulmans. — 8. Prêtre de Vulcain à Troie. Epoque. — 9. Notre mère à tous. Note. — 10. Soldat de cavalerie légère.

Verticalement :

- Impératrice d'Allemagne. — 2. Ornement sacerdotal. Salut. — 3. Mise au monde. Colères. — 4. Deux consonnes. Prénom féminin répandu en Alsace. — 5. Pays d'Europe. Certain. — 6. Un seul des dieux de la mythologie scandinave. Possessif. — 7. Coup de baguette. Article. — 8. Bigarrure. — 9. Perroquet. Terminaison d'infinif. — 10. Action d'étreindre.

Solution du problème n° 11.



RECHERCHE

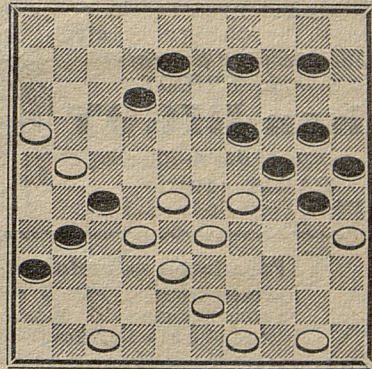
Quelqu'un pourrait-il donner à André GAUDET l'adresse de la famille de Bernard BARROIS, décédé il y a trois ans et qui habitait Châlons-sur-Marne ?

Merci beaucoup d'avance.

Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 12

Problème n° 12, par M. Troalen, champion de Paris 1949, 3^e division.



Les blancs jouent et gagnent.

Solution du problème n° 11 de M. Masson.

- 26.21 (17x26). 2. 36.31 (26x37). 3. 48.42 (37x48). 4. 33.29 (24x44). 5. 27.21 (48x30). 6. 35x2 (16x27). 7. 2x7 gagne.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Etudes des Ouvertures du jeu de Dames. par M. A. Couttet (suite).

Sous-variante B.

Les blancs temporisent par 31.26.

11. 31.26 11.17

12. 34.29

27.21 suivi de 32x21 et 37x28 ne paraît pas meilleur que le coup du texte.

Sur 37.31, partie peu avantageuse également.

Exemple : 37.31 7.11

L'on peut encore signaler ici (17.21) qui livre un joli coup de dame aux noirs par (7.11) (11x31) (16.21) (18.22) (23.29) et (19x46) si les blancs répondent par 31.26.

41.37 5.10

34.29

Sur 27.22, réponse simple pour les noirs par (23.29) (24.30) (20x27) (16x27) qui dégage le jeu avantageusement bien que permettant aux blancs de rattraper le pion perdu par 28.23 et 33x31.

23x34

20.25

29x20 15x24

27.21

Sur 44.40, bon coup de Mazette pour les noirs par (24.29) (19x30) (17.21), etc.

Sur 27.22, coup de dame pour les noirs par (19.23) (25x34) et (17x50).

16x27

31x22 18x27

32x21 13.18 etc.

12. 23x34

13. 39x30 20.25

(17.21) en vue de compliquer la partie ne paraît pas meilleur.

Exemple : 17.21 ? 12x21

26x17 21.26

36.31 7.12

30.25 18.23

41.36

Sur (2.7) bonne attaque pour les blancs par 27.22, rendant précaire tout pionnage ultérieur des noirs par (24x29) si besoin est.

33.29 24x22

27x29 etc.

avec une assez bonne partie pour les blancs.

14. 37.31 25x34

15. 40x20 15x24

16. 27.22 18x27

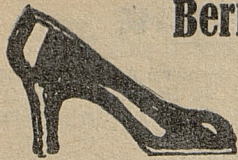
17. 31x11 6x17

Partie bien équilibrée.

NOUVELLES

Nous apprenons avec peine la mort de M. G. Sjöberg, âgé de 45 ans, champion du Pas-de-Calais et plusieurs fois finaliste du Championnat de France. M. Sjöberg était un ancien prisonnier évadé d'Allemagne. Que sa famille reçoive ici nos plus sincères regrets.

Pierre PEROT.



Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



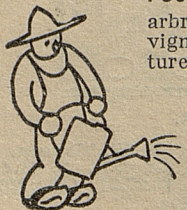
Pour toutes vos plantations
arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges.

adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix exceptionnels à tous les anciens prisonniers



Camarades qui désirez du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, CHOUILLY
par ÉPERNAY (Marne)

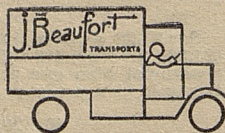
Livraison à domicile



BEAUFORT Julien

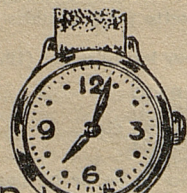
TRANSPORTS

JANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé
PARIS (3^e)
(Réaumur-Arts-et-Métiers)
Tél. : TUR 49-10



Rob Legros
ex. RG du IIC et IIA

Bagues - Clips
Bracelets-montres
Transformations - Réparations
Prix de fabrique aux Ex-P.G.
et à leurs familles.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1949. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1949 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. **Merci.**

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7

PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)

ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un imperméable pratique et élégant



PÊCHE ET SPORTS

124, rue Nationale
PARIS (13^e)

5 % de remise
aux ex-P. G.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. E. (E. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.

CAMARADES QUI VOYAGEZ,

n'allez pas en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvoite
TOURS (Indre-et-Loire)

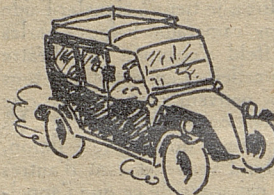


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à **GOREL**

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

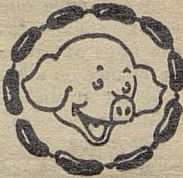
Prix intéressants

Pour tous renseignements,
s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)



JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade du IIC qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse ou faites-nous connaître la sienne nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.